

LE NAUFRAGE DU WATERLOO

I



QUATRE lieues de Londres, à Hampton-Court, la Tamise est étroite, limpide et verte.

Il y a quelques années, le promeneur qui eût rêvé sur la terrasse du joli et vieux château de Hampton-Court, eût été distrait par un événement se passant sur l'autre rive, événement fréquent en Angleterre, rare cependant dans cette localité : le baptême d'un navire.

Des groupes s'agitaient devant un superbe cottage, petit édifice confortable, bâti en briques, égayé de volets peints de couleur ardoise, à la façon des maisons normandes, encadré de ce plantureux fouillage vert cru propre à tous les paysages anglais ; une pelouze rehaussée de nombreux massifs se déroule jusqu'au bord de la rivière et s'arrête au seuil d'un embarcadere coquet sous lequel sont amarrés des canots reluisants de propreté. Telle est l'habitation de campagne de sir E. Plough.

Par droit d'aînesse, sir E. Plough est né avec une grande fortune. Dédaignant d'une part toute occupation rétribuée, et de l'autre ne se sentant aucun appétit ni pour les arts, ni pour les lettres, il a fait ce que font des milliers d'Anglais, il a voyagé, toujours voyagé.

Il est le meilleur des hommes, le plus probe, le plus loyal, le plus franc ; en un mot, c'est un Anglais dans la bonne expression.

Toutefois, sir E. Plough est obsédé par un mauvais sentiment, par une manie qui le rend ridicule et injuste : il a les Français en horreur.

— Ces petits hommes, les plus petits du monde civilisé, dit-il souvent, ces petits hommes bruyants, pétulants, ricaneurs, fanfarons, incapables d'être polis sans avoir l'air goguenard ; ces petits hommes bavards comme des femmes, vantards comme des Gascons qu'ils sont tous, me déplaisent et me fatiguent. Si j'aime la France pour ses vins et ses amours faciles, j'exècre la partie masculine, qui excite mes nerfs et me rend le séjour de la France odieux, intolérable.

Arrivons à l'événement.

Sir E. Plough, avide d'indépendance hors chez lui, avait, dans un élan de coquetterie toute britannique, fait construire un yacht à hélice pouvant tenir la mer, sorte de seconde villa mobile qui le transporterait, sans le faire sortir de chez lui, sur le point quelconque du globe que lui désignerait sa fantaisie.

Or, c'est ce yacht que l'on attendait depuis le matin, et c'est de son baptême qu'il s'agissait. Des parents, quelques amis et le pasteur, avaient été convoqués pour cette solennité intime.

Des victuailles appétissantes placées dans des mannes garnies de serviettes bien blanches et déposées sur le gazon étaient prêtes à être servies à bord.

Un léger coup de sifflet retentit, et le yacht parut au tournant de la rivière.

C'était un élégant vaisseau à la coque effilée, aux agrès fins comme ceux d'une maquette et

dont le bois blond verni et les cuivres étincelant au soleil lui donnaient l'aspect d'un jouet royal.

Sir E. Plough et ses amis attendaient massés sur l'embarcadere. Aussitôt que le capitaine eut salué du pavillon et amarré le bâtiment, tout le monde se rendit à bord, précédé du pasteur. On se groupa sur le pont, à l'arrière. Sir E. Plough dit tout bas à l'oreille du pasteur le nom du vaisseau : l'ecclésiastique monta sur la passerelle, accompagné d'un desservant porteur du blé et du sel. Tout le monde se découvrit. Le pasteur récita les prières d'usage, jeta dans la cale le sel et le blé, et s'écria intelligiblement en anglais :

— De ce jour tu te nommes *Waterloo* !

L'assistance acclama ce nom. Le pasteur répandit sur le pont quelques pincées de dragées, puis remit son chapeau et chacun satisfait fit de même.

En un clin d'œil, les domestiques embarquèrent les mannes et dressèrent la table sur le pont ; équipage et invités l'occupèrent aussitôt, et le

dehors de l'équipage, que sir E. Plough et son fils aîné, un beau jeune homme de seize ans, blond, aux yeux de turquoise, le seul être au monde que l'opulent Anglais adorât, le seul dont la vie lui fut plus chère que la sienne.

Lorsqu'on fut arrivé à l'embouchure du fleuve, le capitaine demanda sur quel point de la France ou devait mettre le cap.

— Sur le Havre, et de là par la Seine jusqu'à Paris ! s'écria sir E. Plough d'une voix tonnante de triomphe.

La mer était houleuse, de larges couches de nuages filaient avec rapidité sous l'action du vent d'ouest. Le capitaine proposa de jeter l'encre et d'attendre la marée suivante, ajoutant que ce serait peut-être prudent.

— *Go on ! Go on !* riposta sir E. Plough, désireux de présenter au plus vite *Waterloo* au peuple qu'il exérait tant.

Une demi-heure après, le yacht piquait de son avant les flots salés. Bien que construit pour la mer, il devenait, par la légèreté de sa coque et l'insignifiance de son tonnage, la merci des vagues lourdes refoulées par l'Océan. Il pirouettait violemment, se cabrait comme un cheval, son avant lancé dans le vide retombait dans un sillon d'écume pour se redresser ensuite.

Le fils de sir E. Plough, qui naviguait pour la première fois, était, selon le conseil de son père, resté sur le pont, cramponné à un cordage, livide, grelottant et anxieux, suffoqué par la mer.

La nuit vint : une nuit aussi épaisse qu'elle peut l'être en mer. Le vent, dont la violence avait diminué avec le retrait de la marée, redoubla de force, à l'aube, avec le retour du flot. La mer était furieuse, des lames de vingt pieds de haut ballottaient la coquille de noix, mais la coquille de noix qui sortait du premier chantier de l'île de Wight, tenait bon ; ses nombreux craquements n'effrayaient personne, on les attribuait avec raison à la fraîcheur de sa construction.

Grâce donc à sa structure ainsi qu'à une habile manœuvre, le yacht était arrivé en vue des phares de la Hève en moins de dix heures.

Sir E. Plough, qui s'était fait attacher à la passerelle auprès du capitaine, n'avait pas dit un mot depuis son fameux *Go on !* Il cria à son fils :

— *The Havre, dear child !* mais le vent ayant emporté le mot, il dut crier de nouveau à tue-tête ; cette fois, son fils ayant entendu, leva la tête, regarda son père et

lui esquissa un sourire. A cet instant, une lame balaya le pont : le jeune homme, déjà trempé par d'autres lames, reçut celle-ci sans broncher, en véritable Anglais.

La mer devenait de plus en plus mauvaise : le frêle vaisseau poursuivait sa course fantastique, coupant en écharpe la crinière des vagues. Un objet noir et volumineux surgit tout à coup à la surface de l'eau, paraissant, disparaissant, sans que le ballonnement permit d'en distinguer la nature. C'était une énorme épave : le tronçon d'un gros trois-mâts brisé par une tempête. On manœuvra de façon à l'éviter ; toutefois, malgré les efforts, une lame lourde lança l'épave sur le pont : elle y glissa, retomba dans la mer, après avoir rompu la roue de la barre et enlevé le timonier qu'elle avait tué raide,

On se mit en devoir de ressaisir les chaînes du



Faisons notre devoir, mes enfants. -- Page 302, col. 1.

déjeuner commença gaiement.

Un domestique partit dans un phaéton et distribua des dragées aux enfants du village.

II

Si l'Anglais avait fait peindre le mot *Waterloo* sur son navire, ce n'était pas, on le pense bien, pour aller se promener sur les côtes de la Norvège, de l'Italie ou de l'Espagne. Le premier voyage qu'il avait hâte d'effectuer avait la France pour but. Il ressentait une satisfaction profonde à l'idée de faire stationner son *Waterloo* dans des ports français, dans l'espoir que ce mot de *Waterloo* ferait faire la grimace à plus d'un de ces tranche-montagnes de Français.

En effet, quatre jours après son baptême, le yacht, approvisionné pour trois mois, descendait allègrement la Tamise, n'ayant à son bord, en